

• **Roger Judrin, *Moisson d'écume***, Chroniques, La Revue littéraire, n°24, Paris, Editions Leo Scheer, mars 2006, pp. 43 à 55.

• ***L'œil de la N. R.F. Cent livres pour un siècle*, Février 2009**. Roger Judrin, « Yukio Mishima : *Le pavillon d'or* », N.R.F. mars 1962, n°111, pp. 538-539.

• **Roger Judrin, *Saint-Simon***, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée du *Saint-Simon* publié en 1970 chez Seghers, Saint-Malo, Pascal Galodé éditeurs, septembre 2009.

A la poursuite de Saint-Simon

par Alfred Eibel

Chasseur émérite, Roger Judrin lâche rarement sa proie. Il ausculte Saint-Simon, le fouille, le dissèque, le soumet aux rayons x, à un triple pontage, vante sa puissance de suggestion, constate sa brusquerie, ses excès, pour conclure que son style n'est pas sans défauts. Mais alors se demande le lecteur où se niche son originalité ? Pourquoi Roger Judrin, subjugué par son écriture, ne cesse durant des décennies de se nourrir de sa prose ?

Préfaçant Louis-Ferdinand Céline, Henri Godard écrit : « Céline est un aérolithe dont nous n'avons pas fini de faire le tour ». Roger Judrin a du ressentir un phénomène de cette sorte en lisant pour la première fois Saint-Simon, météorite tombé dans le jardin de Lenôtre, si classique, si ordonné, si aligné. C'est le jaillissement désordonné de Saint-Simon charriant sa lave à la Cour de Versailles, qui le fait remarquer. Il présente un homme, une femme, en trois dimensions, se dressant d'un coup devant le lecteur, fantôme quittant un instant sa tombe.

Saint-Simon ne possède pas les caractéristiques attribués généralement à un homme de lettres. Ce n'est pas un lecteur acharné, la littérature n'est pas son fort constate Judrin. Quant aux écrivains de son époque, ils n'étaient pas de son monde. Saint-Simon n'avait pas à prouver qu'il était écrivain. Il écrivait à perdre haleine. Judrin lui reconnaît une « verdeur cruelle », éblouissant par la « témérité de ses raccourcis », par sa « joie vengeresse », par le « tour brutal de son génie », par ses « portraits sanglants », voyant en lui moins un écrivain qu'un peintre « broyeur de couleurs ». « L'ardeur du regard », « la fièvre qui porte la phrase », le « désordre obstiné de sa prose » sont autant d'éléments qui fascinent Roger Judrin. Il place Saint-Simon à part des mémorialistes de son siècle qui en compte un grand nombre, comme ceux de Madame de Motteville, de Madame de la Guette, de Monsieur de Pomponne. Ce qui différencie Saint-Simon des *Mémoires* du Cardinal de Retz, c'est que celui-ci est animé par la volonté de comprendre les événements auxquels il



participe alors que Saint-Simon ne démontre rien. Roger Judrin met le doigt sur un point essentiel concernant ses Mémoires, à savoir qu'il ne « pense pas mais donne à penser ». Roger Judrin l'appelle « le plus beau crayonneur de nos lettres ». Saint-Simon ne se rattache à rien. La source de son inspiration repose exclusivement sur la Cour de Louis XIV à laquelle il appartient.

On a comparé *A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust aux *Mémoires* de Saint-Simon. Proust a fréquenté la plupart des personnages de son vaste roman. Le temps a fait de Saint-Simon un écrivain à part entière. Marcel Proust n'est pas devenu l'écrivain de la *Recherche* du jour au lendemain. Saint-Simon, par contre, remarque Roger Judrin, « est tout entier dans ses premières pages ». C'est vrai, Saint-Simon a consulté le *Journal* de Philippe de Courtilon, marquis de Dangeau (1636-1720) qui a relaté les événements dont il fut le témoin, seulement Saint-Simon ne doit son style qu'à ses propres ressorts.



Roger Judrin sous les oliviers de Toscane peu après la parution de *Dépouille d'un serpent*

• **Roger Judrin, *Dépouille d'un serpent***, « roman à la française » publiée en 1955 aux éditions de Minuit et rééditée à Paris chez Méréal, en 1995. Nouvelle édition de L'Arbre vengeur en 2012.

Préface d'Alfred Eibel à *Dépouille d'un serpent*, L'Arbre vengeur, Bordeaux, 2012

ROGER JUDRIN : LA MISE À NU

Ça commence bien : « Vous a-t-on jamais conté les aventures de l'homme qui n'en eut point ? » Première ligne de *Dépouille d'un serpent*. Par extension, dépouille d'un séducteur



qui n'éprouve à aucun moment cette fragilité. Les seuls événements notables sont ceux qu'il se crée à son seul usage. Cet homme soigneux a connu quelques soubresauts à ses débuts.

Né à Paris le 26 juillet 1909, dans le quartier des libraires, entre le jardin du Luxembourg et la Seine, il considère sa naissance comme la seule aventure de sa vie, un événement peu glorieux selon lui, sur lequel il est superflu de verser des larmes de joie. La naissance n'est qu'un accident parmi d'autres ; cependant, il va nous permettre de connaître des étonnements plus prénants, s'admirer, pourquoi pas, se resserrer, ce que Roger Judrin n'a cessé de faire au long de sa vie. Observer le monde depuis le haut de son donjon.

Il fait ses études au lycée Henri IV, suit pendant quatre ans, en khâgne, les leçons d'Alain. Il ne se destine pas à l'enseignement, entre à l'université en 1933, non sans aversion, pour découvrir un peu plus tard qu'il aime un métier dans lequel il s'était engagé

un peu malgré lui. Il fait la guerre en 1940 comme chasseur à pied, du côté des Ardennes, puis de la Sarre où il est pris dans le filet allemand. Un peu de rocambolesque pour pimenter sa vie de prisonnier. Pétain déclare que les prêtres prisonniers pourront regagner la France. Du coup Roger Judrin se déguise en prêtre alors qu'il est marié depuis 1939. Des curés français, de connivence avec des moines allemands font évader des prisonniers. Pour les en punir les Allemands les acheminent aux travaux forcés sur les rives de la Baltique. Pris d'angoisse, Judrin se défroque. Ne pouvant pas avouer sa supercherie et qu'il entend correspondre avec sa femme, il se déclare pasteur. La belle affaire ! Les Allemands croient à cette nouvelle métamorphose et expédient Roger Judrin en Poméranie. Il y vit de rien. « Je ne vivais pas pour rien. Jamais Dieu ne me fut plus présent. » Rapatrié en France dans le train des malades, il se retrouve à Compiègne où il enseigne à partir d'octobre 1941. Il n'en bougera plus jusqu'à sa retraite. Il lit les écrivains du XVII^{ème} siècle et plus particulièrement Saint - Simon qu'il avait commencé à lire à l'âge de 14 ans et qui est resté son auteur de chevet. Il se met à écrire sans pour autant être publié. Il se cherche, se découvre peu à peu, rencontre Jean Paulhan à qui il montre ses premières tentatives. La réponse, un verdict : « Jean Paulhan m'a demandé une maturation de vingt ans. Mon tour d'esprit s'y est plié. Ce n'était pas un guide. Il obligeait les auteurs à être le plus eux-mêmes. »

Roger Judrin a quarante-six ans quand paraît son seul roman autobiographique, son premier livre, *Dépouille d'un serpent*, aux éditions de Minuit, sous-titré « roman à la française ». Il y montre déjà ce dont il est capable. Il s'inscrit dans la tradition illustrée par Benjamin Constant, notamment *Adolphe*, *Le cahier rouge* ou *Cécile*. S'y dévoilent son exigence de la sobriété, sa capacité à s'exprimer en peu de mots, non sans brusqueries. Ses formules sont piquantes, son ironie permanente, son cœur mis à nu. On découvre un Judrin martial, passionné par la langue française à laquelle il aura tout sacrifié, se montrant sous son meilleur jour qui n'exclut ni faiblesses, ni les traits de caractère affirmés. Le lisant, les amateurs de romans, d'intrigues à multiples personnages, les passionnés d'Alexandre Dumas,

par exemple, seront déçus tant la moindre ligne et jusqu'au plus menu paragraphe, sont d'abord un hymne joyeux à la concision. Ce qui différencie Roger Judrin des alchimistes du verbe aujourd'hui, c'est la transparence. Pas de mots nouveaux sinon éprouvés, pas de guillemets et une ponctuation réglée. Jacques Chardonne lui reprochera plus tard une phrase nouée. Judrin se défend. Sa brièveté tient à sa nervosité. C'est un trait de son caractère. Il avoue : « Je suis un violent sauvé par les mots, sinon j'aurais pu devenir gangster. » À ceux qui le jugent trop raffiné, il répond qu'il assume sa préciosité ajoutant que par goût il aime l'ellipse. Patrice Delbourg définit ainsi son cas. « On aime d'emblée Judrin, joaillier de l'axiome, ou on le quitte sur le champ. » Qu'on se le dise.

Judrin pratique la critique ; tantôt pointilleuse, tantôt acrobatique, laissant le lecteur étourdi, et qui reprenant souffle découvre la pertinence de ses affirmations. Son style plein, serré, lumineux, fait merveille, ravit le lecteur gourmet qui se sent en famille. Si Judrin ne dédaigne pas les louanges, on peut dire qu'il ne les attend pas non plus, semblable à une troupe de claqueurs de théâtre. Plus modestement il écrit : « Une bouffée d'orgueil est aussi utile aux talents obscurs qu'elle est insupportable dans les sentiers de la gloire ».

Il proclame haut et fort dans *Dépouille d'un serpent* que ce qui l'intéresse ce sont les gens qui sont de la même famille d'esprit que lui, avec qui il ne sent pas de différence, de quoi restreint le cercle de ses admirateurs. Depuis son enfance il partage une admiration sans bornes pour le théâtre. Il n'a cessé d'écrire des pièces radiophoniques. Il aurait aimé en être l'interprète vigoureux et voluptueux. L'écrivain Pierre Kyria le décrit ainsi : « Il avait une allure louis-quatorzième. Ce qui m'impressionnait surtout c'était la beauté altière de son regard noir qui avait le brillant de l'obsidienne et marquait le souci d'une distance comme d'une prérogative ». Roger Judrin est tout esprit. Il ne tourne pas autour du pot. Ce qu'il annonce ne souffre pas l'hésitation. Il persévère : « Solitude d'abord, envers et contre tout, vent debout, savourer les délices du pouvoir, enfin dialoguer avec soi-même. »

Il y a chez lui une tendance à l'espièglerie allant jusqu'à une forme très personnelle de libertinage. Il partage avec Benjamin Constant d'être à la fois égoïste et sensible. Il se dit ambitieux et ermite, pas dupe, capable de plaire, satisfait envers soi, ce qui n'a jamais fait de mal à personne. Au chapitre des femmes il se découvre un peu plus, imagine voir passer une femme qui pourrait lui plaire mais qu'il ne reverra jamais. Il constate qu'un sentiment très fort naît à cet instant, un sentiment très puissant, une embellie qui s'amplifie ; cependant, qui s'étiolerait s'il avait à se mesurer à cette femme.

Montaigne, Saint-Simon, le cardinal de Retz et quelques autres se pressent à son chevet. « Rabelais, Diderot, Céline, Joyce, donnent la fumée avec la flamme. Leurs verbes étouffent le lecteur. Il tousse comme un bœuf qui avale une plume. » Nous voilà fixés. Judrin fustige l'abstraction qui est le mal suprême, affirme avec raison qu'une trop grande lucidité efface la part d'ombre de l'écrivain ; qu'elle serait une entrave à la création. Roger Judrin est sa propre distillerie. Ce qu'il offre pour étancher la soif des lecteurs, c'est son mélange, son secret de fabrication. Relisant *Dépouille d'un serpent*, il s'exclame : « Que je me suis peint ! Que je m'y suis noirci ! » Que de cordialité, que de droiture !

Un des plus beaux textes de Roger Judrin, ce gentleman-farmer dont il est l'unique animal, méritait de perdurer. Apprenons ceci pour finir : « Quand un artiste met un bateau à la mer, il ne s'embarque jamais sans rame et sans biscuits. »